

L'imaginaire de nos territoires, point d'ancrage dans la mondialisation : le regard de Michel Maffesoli



Michel Maffesoli, sociologue,
professeur à la Sorbonne

Pourquoi INTEREST

Concevoir l'aménagement du territoire avec comme perspective le développement économique, en usant du formidable levier de l'intelligence territoriale – l'intelligence économique appliquée aux territoires – tel est l'objectif stratégique que se fixe aujourd'hui SEBL Grand Est. Dans cet esprit, la lettre INTEREST – L'Intelligence territoriale Grand Est – a vocation à être une plate-forme de réflexion où des experts de premier plan, issus d'horizons différents, livrent leurs analyses et proposent des pistes d'action pour optimiser les ressources de notre région.

Plus que jamais, il s'agit d'approfondir notre réflexion, de créer de nouveaux réseaux, d'être agiles et proactifs dans une démarche stratégique sur le long terme... Dans la guerre économique planétaire, l'enracinement local et la mise en valeur des identités comme des ressources constituent des critères différenciants et positifs, à même d'optimiser nos atouts vis-à-vis de nos partenaires, sur nos territoires comme à l'international.

En cette veille de fêtes, nous avons choisi de nous intéresser non plus seulement à l'économie mais à l'âme de nos territoires. Et nul ne pouvait mieux nous y aider que le professeur Michel Maffesoli, l'un des rares intellectuels français passionné par l'interaction entre les idées et les faits de société. Auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, dont certains traduits dans le monde entier, cet universitaire amoureux des vins et des terroirs est considéré à l'étranger comme l'un des plus éminents sociologues français. Il s'est imposé par l'originalité d'une œuvre consacrée au rôle croissant de l'imaginaire dans les sociétés contemporaines.

Dans l'entretien qu'il a accordé à Thierry Hory, président de SEBL Grand Est, Michel Maffesoli insiste sur l'importance de ce phénomène, à l'ère de la globalisation. Si celle-ci, résume-t-il, participe du "principe de réalité", strictement économique, les territoires, eux, font partie du "réel", concept plus vaste qui intègre l'imaginaire et favorise un "enracinement dynamique", garantie d'une mondialisation non subie, car équilibrée par l'émergence de nouvelles valeurs, constitutives d'un espace partagé.

Vous êtes considéré comme l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de l'imaginaire. A cet égard, vous rappelez souvent que les forces de l'esprit influencent fortement le réel et notre quotidien. Selon vous, quels rapports existent entre les peuples, les territoires sur lesquels ils vivent et l'imaginaire ?

Quiconque ignore l'imaginaire n'est pas en mesure de penser convenablement l'économie, la politique, le marketing, et *a fortiori* l'identité d'un territoire. Ce que j'ai essayé de faire, dans la foulée de Gaston Bachelard et surtout de mon maître Gilbert Durand, c'est de montrer combien la vieille tradition française – celle incarnée par Descartes, pour qui l'imagination était la "folle du logis" – nous privait d'instruments fondamentaux pour comprendre le monde où nous vivons.

Dans son premier livre, en 1936, qui s'appelle justement *L'imagination*,

Sartre est encore largement solidaire de cette tradition. Pour lui, l'imagination s'oppose à la rationalité, à l'esprit scientifique.

Je pense que c'est une erreur, et même une erreur fatale, si l'on veut appréhender le monde complexe dans lequel nous sommes entrés avec la globalisation. Celle-ci, paradoxalement, n'a pas simplifié notre cadre de vie, elle a multiplié ses dimensions en rendant toutes ses lettres de noblesse à l'imaginaire, à ce que le philosophe espagnol José Ortega Y Gasset appelle d'une expression que j'aime beaucoup "*l'impératif atmosphérique*".

Je pense comme lui qu'on ne peut séparer la vie concrète de cette dimension immatérielle, qui prend une importance croissante, en particulier pour les jeunes générations. Pour faire court, le plan épargne-logement n'est plus l'alpha et l'omega de leur existence...

Le fait que la référence aux territoires se soit invitée, depuis quelques années, dans le langage politique courant est, à mon sens, très encourageant.

D'où le titre de votre dernier livre, *Être post-moderne...*

Bien avant Einstein, Kant avait compris que les deux catégories fondamentales du réel sont le temps et l'espace, si intimement liées qu'on ne peut les séparer. La modernité a privilégié le temps, c'est l'historicité qui triomphe avec Hegel et Marx ; la postmodernité, elle, rend toute son importance à la dimension spatiale. Aujourd'hui, de plus en plus, *le lieu fait lien*. Un lien qui recrée les conditions d'un enracinement. Jusqu'alors, au contraire, on ne pensait le lien social qu'en fonction de la société à venir. Les marxistes en particulier, qui cherchaient à le modeler dans le sens prescrit par leur utopie ; aujourd'hui, on se rend compte que non seulement ce n'est pas souhaitable, mais surtout que cela n'est pas possible.

La société se construit spontanément à partir d'espaces qui, comme je l'ai dit, sont eux-mêmes solidaires d'un imaginaire collectif. Un imaginaire où l'histoire tient évidemment son rôle, mais pas seulement. C'est ce que Gilbert Durand appelait "*l'einsteinisation du temps*", la contraction du temps en espace. Laquelle débouche sur un enracinement dynamique. D'où ce mot de *territoires*, au pluriel, qui s'impose dans le langage politique contemporain, comme le constat d'une réalité.

Les politiques qui en usent et abusent, ont-ils bien compris ce qu'il signifie ? Je n'en suis pas sûr. Mais le fait que la référence aux territoires, aux terroirs aussi, se soit invitée dans le langage courant est, à mon sens, très encourageant.

Voies romaines, cathédrales, foires médiévales, friches industrielles... les témoignages abondent qui montrent comment les peuples ont aménagé leur territoire pour vivre en corrélation – voire en harmonie – avec la représentation qu'ils se faisaient de leur monde. Aussi, que pensez-vous de la persistance des traditions, mythes et autres facettes de l'imaginaire dans notre univers mondialisé ?

C'est plus qu'une persistance, c'est une ré-affirmation, un point d'ancrage nécessaire pour éviter de perdre ses repères dans la globalisation. En même temps que nous vivons un glissement du temps vers l'espace, nous vivons un glissement de l'histoire vers le destin. L'histoire, on la maîtrise par définition ; pas le destin. Donc, comment vivre son destin sans le subir ? En se ré-appropriant l'espace. C'est cela, à mon sens, la principale caractéristique de l'imaginaire contemporain. Voyez le succès exceptionnel du Puy du Fou. C'est un hymne à la tradition doublé d'un succès

populaire exceptionnel. C'est aussi une réussite entrepreneuriale et technologique d'ampleur nationale, et même mondiale. Le Puy du fou, voici l'exemple parfait de "l'einsteinisation du temps" dont parlait Durand. La transposition collective du rapport au temps si bien décrit par Proust. La madeleine de *La recherche*, ce n'est pas seulement du temps ; c'est aussi de l'espace. Ou si l'on préfère, un temps qui n'aurait aucun sens hors d'un espace donné.

Le territoire devient de plus en plus le moyen d'incarner, mais aussi de dépasser la contradiction contemporaine entre racines et globalisation. Regardez où se déroulent les festivals de techno, musique mondialisée s'il en est : dans un cadre souvent historique qui sert aux "tribus" à se retrouver. La modernité reposait sur le principe de coupure (entre le corps et l'esprit ; la nature et la culture, etc.) ; la postmodernité est holiste, elle se développe sur le concept d'entière-té. Si les mots récurrents, de nos jours, sont ceux d'"interaction", d'"interactivité", de "réversibilité", ce n'est pas par hasard !

Pour vous, l'imaginaire s'ancre donc désormais essentiellement dans le territoire ?

Permettez-moi d'aller plus loin. Je fais une distinction fondamentale entre la réalité et le réel. Le principe de réalité est un principe essentiellement matérialiste, sur lequel se fondent des disciplines comme l'économie, la chirurgie ou le droit. Le réel est beaucoup plus riche, car il intègre l'imaginaire, le mythe, le fantasme, le rêve. Or l'imaginaire, le fantasme, le rêve, existent. Ils sont donc réels. Mais ils n'entrent pas dans le principe de réalité. Le territoire, c'est-à-dire l'espace partagé, c'est le réel : à la fois le concret, le rationnel, le mythe ou la croyance.

C'est le génie de Max Weber d'avoir fait de la sociologie une science du réel, qui embrasse tous ces aspects à la fois. Souvenons-nous de ce qu'il dit de la prédestination dans la religion protestante. A la base, c'est un objet de foi, donc une idée pure. Mais une idée qui s'incarne dans un signe : la réussite sur terre, au cœur de l'imaginaire protestant qui donne naissance à l'éthique du capitalisme. D'où la célèbre formule weberienne selon laquelle "*le réel ne se comprend qu'à partir de l'irréel*". Autrement dit : l'irréel contribue à construire le réel. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les territoires, dont l'identité doit autant au principe de réalité qu'à un environnement spirituel, ou culturel au sens large...

Voyez les traditions culinaires qui contribuent à structurer le lien social. Quoi de plus matériel qu'un bon cassoulet dans le Sud-Ouest ? Mais quoi de plus immatériel que le sentiment qu'il procure d'appartenir à une communauté ?

Le territoire devient de plus en plus le moyen d'incarner, mais aussi de dépasser la contradiction contemporaine entre racines et globalisation.

Même chose pour la tradition vinicole. Ce n'est pas pour rien qu'on parle de l'esprit du vin...

En 2015, vous avez écrit *La France étroite* (avec Hélène Strohl - Editions du Moment). Vous y plaidez pour une pluralité des communautés sur un même territoire, jugeant que le modèle de la "République, Une et Indivisible", est désormais dépassé, et qu'il nous faut envisager de nouvelles manières de vivre... N'y a-t-il pas là des germes de conflits potentiels en perspective ? Est-ce pour éviter cette ornière que vous plaidez en faveur d'un modèle impérial ?

Qu'on s'en félicite ou qu'on le regrette, le fait est là : le modèle jacobin a pris du plomb dans l'aile. Et ce que je vois émerger, c'est le retour au vieux principe de la *Res publica*, la chose publique, qui permet de partager l'essentiel sans niveler les différences qui donnent son sel à la vie. Vous dites : *modèle impérial*, je préfère parler d'*idée impériale*, car cela fait moins allusion à un système politique qu'à une manière d'envisager le lien social, laquelle était propre à l'Europe d'avant la Révolution, qu'il s'agisse de la France, de l'Italie ou du Saint-Empire proprement dit. Voyez le titre que je porte : professeur "des" universités. Cela remonte au Moyen-Âge, où l'université était plurielle et où un étudiant était chez lui à Paris comme à Bologne, à Oxford comme à Valladolid, à Prague comme à Heidelberg...

Cette idée impériale, foncièrement horizontale, me paraît beaucoup plus en phase avec la post-modernité qu'avec la modernité, volontiers verticale : l'unicité n'est pas l'unité à tout prix. L'unité c'est un cercle fermé qui *exclut* par définition. L'unicité c'est un cercle en pointillé. Et c'est un cercle qui tient et qui résiste parce qu'il se fonde sur le réel dont nous parlons tout à l'heure. Celui des territoires et des terroirs, parties d'un tout qui reconnaît à chacun le droit d'être spécifique. Quoi de plus cohérent qu'une mosaïque ? Chaque pièce participe à la cohésion de l'ensemble, sans pour autant risquer l'enfermement puisqu'il y a, justement, participation à cet ensemble.

La Région Grand Est se trouve naturellement tournée vers le cœur de l'Europe. Elle a vu s'affronter mille armées au cours des âges et les combats ont façonné ses paysages. Est-ce à dire que le Grand Est, en vertu de cette histoire, entretient un rapport particulier avec l'Europe ?

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que votre région a été au cœur de ce que les historiens allemands appellent la *Grenze Tragödie*, cette "tragédie des frontières" qui, au XX^e siècle, a abouti aux horreurs de la Guerre totale, dont les

L'analyse du Président de SEBL Grand Est Quand le lieu fait lien



"Comme les rameurs, il faut gagner la rive en lui tournant le dos", disait Richelieu qui savait qu'on n'ensemence efficacement l'avenir qu'en tirant les leçons du passé. En cette fin d'année propice aux bilans, c'est à cet exercice salutaire que se livre pour nous le professeur Maffesoli, sociologue pétri d'histoire et de philosophie pour qui l'imaginaire structure nos territoires à l'égal des choix économiques. Au point d'en faire les

principaux acteurs de la révolution culturelle "postmoderne" qu'il fut l'un des premiers à identifier puis à étudier. S'il fallait ne retenir qu'une formule de cet entretien, prodigue en constats décapants, ce serait celle-ci : *"le lieu fait lien"*. Pour lui, la région, autrement dit le cadre de vie, est le creuset dans lequel peut se réconcilier le plus harmonieusement la légitime aspiration à être soi-même et la nécessaire ouverture au monde que nous impose la globalisation.

En lisant Michel Maffesoli, on saisit mieux le défi à relever : offrir au Grand Est un cadre de développement digne de son imaginaire et de son savoir-faire.

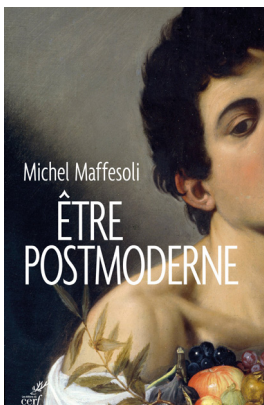
Du Grand Est, lié par toutes ses fibres à l'histoire de l'Europe en même temps qu'à celle de la France, Michel Maffesoli rappelle combien, avant de verser un lourd tribut à la "tragédie des frontières", notre région fut, par sa tradition marchande et industrielle, un espace d'exception dont les foires et les marchés servaient non seulement de poumon économique à l'Occident médiéval, mais incarnaient aussi et surtout *"des carrefours culturels de première grandeur"*. A la lumière de cette analyse, on discerne mieux le défi auquel le Grand Est se trouve confronté au même titre que d'autres territoires. Mais, nous concernant, avec cette dimension supplémentaire de rester fidèle à une tradition qui nous oblige en offrant aux hommes et aux femmes de notre région un cadre de développement digne de leurs savoir-faire. Une base à leur mesure qui leur permette de *"conquérir le présent"* pour affronter l'avenir. Un dernier mot avant 2019, que je vous souhaite de tout cœur heureux et prospère : lisez Michel Maffesoli, il n'est pas de meilleur viatique pour entreprendre !

Thierry HORY

premières victimes ne sont pas les combattants mais les populations civiles... Dans l'Europe médiévale, au contraire, les territoires qui forment aujourd'hui le Grand Est, portaient une tradition autrement plus pacifique : celle des foires et des marchés qui non seulement irriguaient l'Europe entière de leurs marchandises, mais incarnaient des carrefours culturels de première grandeur. Une chose me frappe : sur toutes les places d'Europe, il existe des cafés du commerce. Dire d'une conversation qu'elle est digne du "café du commerce" est devenue complètement péjoratif. Mais c'est restreindre le mot commerce à l'échange des biens et aux marchandages afférents... On oublie que le mot commerce s'applique également aux échanges culturels et à la confrontation des idées ! On ne peut mieux dire que si les territoires doivent relever un défi, c'est bien celui-là : devenir ou redevenir des espaces de sociabilité, voués à ce que j'appelle "la conquête du présent", titre d'un de mes tout premiers livres qui me semble plus que jamais d'actualité...

Ce sont les idées qui constituent le lien social

Dans son essai *Les nouveaux bien-pensants*, cosigné avec Héléne Strohl (Éditions du moment, 2014), Michel Maffesoli montre comment la négation de l'imaginaire nourrit la crise de confiance envers les élites : "L'arrière-garde moderniste joue les chiens de garde d'une Vérité dogmatique. [...] Son patois continue à radoter sur le tout économique ou le tout politique, oubliant que tout, justement, commence par des idées s'enracinant dans la mystique populaire. [...] D'où la nécessité d'être attentif à une atmosphère mentale où, au-delà du narcissisme ou de l'égoïsme propre à un individualisme postulé, c'est bien un nous, celui de la communauté, celui des vibrations communes, qui, subrepticement, tend à se répandre. La France souterraine repose sur la (ré) émergence du sentiment d'appartenance. Et, du coup, s'insurge, de plus en plus, contre les représentants – experts, journalistes, politiques – du conformisme dominant. La méfiance, vis-à-vis des élites prend une ampleur insoupçonnée ; elle constitue le véritable bruit de fond du monde contemporain. [...] À l'encontre d'un lieu commun hérité du XIX^e siècle faisant de l'infrastructure économique le fondement de toute chose, il est de plus en plus évident que c'est l'immatériel qui conditionne le lien social. Et donc permet sa survie ou son déclin."



Biographie

Né en 1944 à Graissessac (Hérault), Michel Maffesoli a fait ses études supérieures à Strasbourg et a obtenu en 1973 son doctorat en sociologie (*L'histoire comme fait social total*), suivi d'un doctorat ès lettres et sciences humaines en 1978 consacré à *La dynamique sociale*. Outre la recherche et l'enseignement, Michel Maffesoli, professeur à la Sorbonne depuis 1981, a exercé et continue d'exercer de nombreuses activités. Il a fondé la revue *Sociétés* (Ed. Deboeck), et dirige la *Revue internationale des sciences humaines et sociales* et les *Cahiers Européens de l'Imaginaire* (CNRS Éditions). Il est directeur (maintenant honoraire) du Centre d'Etude sur l'Actuel et le Quotidien (CEAQ), fondé à la Sorbonne et maintenant rattaché à l'Université Paul Valéry à Montpellier et vice-président de l'Institut International de Sociologie (IIS). Parmi ses nombreuses distinctions, Michel Maffesoli a reçu le Grand Prix des Sciences Humaines de l'Académie Française en 1992 pour *La transfiguration du politique* (La table ronde). Il est également Docteur *Honoris Causa* des Universités de Bucarest (Roumanie), de Braga (Portugal), de Porto Alegre (Brésil) et de Mexico. Ses œuvres ont été abondamment traduites à l'étranger : en anglais, espagnol, italien, japonais, portugais, mais aussi en allemand, arabe, catalan, coréen, finnois, polonais, roumain, slovaque, tchèque et turc.

Pour en savoir plus

La liste des ouvrages publiés par Michel Maffesoli étant trop longue pour être citée *in extenso*, ne retenons que les principaux : *Logique de la domination* (PUF, 1976) ; *La violence totalitaire* (1979 – Desclée de Brouwer, 1999) ; *L'Ombre de Dionysos – Contribution à une sociologie de l'orgie* (1982 – CNRS, 2010) ; *Essais sur la violence banale et fondatrice* (1984 – CNRS, 2009) ; *Le Temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse* (1988 – La Table Ronde, 2000) ; *La Transfiguration du politique* (1992 – La Table Ronde, 2002) ; *Éloge de la raison sensible* (1996 – La Table Ronde, 2005) ; *Du Nomadisme, vagabondages initiatiques* (1997 – La Table Ronde, 2006) ; *Notes sur la postmodernité* (Félin, 2003) ; *Le Réenchantement du Monde* (La Table Ronde, 2007) ; *La République des bons sentiments* (Rocher, 2008) ; *Homo Eroticus* (CNRS, 2012), *Les nouveaux bien-pensants* (avec Héléne Strohl, Éditions du Moment, 2014), *Être Postmoderne* (Editions du cerf. 2018). Pour en savoir plus : www.michelmaffesoli.org et www.ceaq-sorbonne.org sans oublier twitter @michelmaffesoli